



Vol. II.—No. 25.

MONTREAL, JEUDI, 24 JUIN, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

BOUTADE ELECTORALE.

On lit dans le *Courrier de Beauharnois* :

GRÈLE — L'orage du 30 mai a été très-sévère à Ste. Cécile et à St. Timothée. On nous apprend qu'il a duré une demi-heure et qu'il est tombé des grêlons mesurant de un à deux pouces de circonférence. Des centaines de vitres ont été brisées à la manufacture de papier de M. Buntin et à plusieurs maisons du village de Ste. Cécile.

Des habitants de la Grande Isle, paroisse de St. Timothée, ont eu des oies tués par la grêle. M. Célestin Bergevin en a perdu plusieurs pour sa part.

Il est heureux que M. Bergevin ait échappé au massacre. Sir George espère, dit-on, qu'un autre orage de grêle le débarrassera de son puissant adversaire.

A propos, il paraît que Célestin se promet bien d'en donner une râlée à Sir George qui se permet d'aller lui faire la lutte chez lui, dans son comté. Il se prépare à faire des discours terribles sur l'ingratitude des chefs politiques et la présomption des hommes d'Etat. Il prend des leçons de déclamation et s'applique surtout à donner de l'expression à sa figure et de la majesté à sa pose. Il se propose de rééditer ses plus fameux discours entre autres celui qu'il prononçait l'année dernière devant la Chambre d'Assemblée et dans lequel il disait avec l'éloquence qui le caractérise :

« M. l'Orateur, lorsque je parle des Canadiens, je ne parle pas seulement des Canadiens français, mais je parle des Anglais, des Ecosais, des Bastonnais, des Irlandais de toutes les nations et de tous ceux qui n'ont pas d'origine. »

C'est dans le même discours qu'il prononçait ces paroles remarquables :

« Oui, M. l'Orateur, je sanctionne les paroles de l'honorable membre qui a parlé devant moi; j'ai gémi en voyant les flammes dévorer les incendies dans nos forêts. »

Pour faire apprécier l'éloquence entraînant qui emportait d'emblée le comté de Beauharnois aux dernières élections, il suffit de mentionner le discours célèbre qui valut à M. Bergevin son plus grand triomphe.

Il parlait à l'ombre d'un arbre dans un de ces endroits grandioses qui semblent préparés par la nature pour les grands orateurs. Il parlait du progrès du pays, emporté par l'enthousiasme, il s'écria tout à coup :

« Ous-qu'il é le temps, MM. les électeurs, ous-qu'on voyait dans les rues du beau village de Beauharnois que des bêtes faroces qui avaient le poil droite sus la tête comme ctâbre. » Après avoir développé cette pensée avec un succès remarquable il ajouta :

« On a dit MM. les électeurs que les habitants du comté de Beauharnois étaient corrompus. Eh ben, moé je dis que c'é pas vrai. J'ai parcouru le comté, j'ai vu partout qu'un beau spectacle, des enfants plein les maisons, des femmes, de belles grosses femmes, avec des joues pareilles à dé pommes fameuses, et dans le champs de beaux hommes qui travaillaient et qu'étaient russelants de sueurs comme dé soleils. »

La candidature et l'obstination de M. Bergevin prouvent qu'il est certaines idées qu'il ne faut pas trop semer dans la population sous peine d'en récolter soi-même les fruits désagréables. Si tous les comtés ruraux se mettaient en tête de n'envoyer dans la Chambre locale que des cultivateurs et de fermer la porte à toute candidature étrangère, qu'arriverait-il ?

Je vois que cette année comme dans toutes les élections

précédentes, la cause de tous les troubles, lors de la nomination, est de savoir lequel des candidats parlera le premier. Il est étonnant que des hommes qui font tant de lois inutiles n'en fassent pas une qui serait si utile. Mais non ce qui s'est vu depuis vingt cinq ans se verra encore pendant vingt ans; on continuera de se chicaner, de se battre et de se massacrer, peut être, faute d'une loi ou d'une convention de trois mots.

Je viens de lire dans le *Courrier de St. Hyacinthe* un réquisitoire si violent, que les électeurs de Bagot devraient pendre M. Langelier au lieu de Péliore, si vraiment il doit porter la responsabilité de toutes les horreurs commises par l'humanité depuis qu'elle existe. Je pensais qu'on en avait fini avec ces exagérations dangereuses qui faussent l'esprit public et finissent par tourner contre ceux qui les emploient. Il est vrai que les exagérations ne manquent pas de l'autre côté, et il est impossible d'empêcher qu'il s'en commette en temps d'élection; mais il en est que les gens instruits chargés de diriger le peuple devraient éviter. Ce n'est pas en exploitant d'un côté la question des taxes et de l'autre les préjugés religieux qu'on formera une opinion publique intelligente et respectable dans ce pays.

Dans le comté de Bellechasse, le Dr. Pelletier est le candidat le plus redoutable du pays. Il a trouvé un moyen bien simple de faire disparaître tous les adversaires, il signe leur programme et adopte la politique de celui qui se présente en dernier lieu contre lui. Il passe du bleu au rouge et du rouge au bleu avec une facilité étonnante. La question est de savoir ce qu'il aurait fait, s'il avait eu à combattre un rouge et un bleu en même temps. Il est de force à affronter une pareille difficulté. Il faut avouer que cela n'est pas de nature à édifier le peuple sur les principes de ses hommes publics.

L. O. D.

COURRIER D'ONTARIO.

Pascal a dit : « Si le nez de Cléopâtre avait été plus court, toute la face de la terre aurait changé. »

Malheureusement, Cléopâtre avait un nez superbe, et une figure adorable, et Antoine l'aima. Et non-seulement il l'aima, mais, à cause d'elle, il abandonna Octavie, ce qui le brouilla avec Octave. Or, quand les grands se brouillent, ils se font la guerre, et la guerre entraîne toujours de terribles conséquences.

Bref, si Antoine n'eût pas aimé Cléopâtre, s'il ne se fût pas brouillé avec Octave, la bataille d'Actium n'aurait pas eu lieu, le vainqueur n'aurait pas été proclamé Auguste et Imperator, et Père désastreux des Césars n'aurait pas commencé.

Et Anne de Boleyn? Quelle funeste influence n'a-t-elle pas eue sur le monde moderne? Si Anne de Boleyn avait été laide, est-ce qu'Henri VIII l'eût remarquée? Mais elle était belle, magnifique, et pour l'épouser, Henri répudia Catherine d'Aragon, rejeta la suprématie du Pape, chassa le clergé catholique, détruisit les convents, fut le père d'Elizabeth et jeta l'Angleterre dans le protestantisme.

Voilà ce que nous devons aux femmes, chers lecteurs, et néanmoins, il se rencontre des femmes qui protestent, parce que, prétendent-elles, les hommes les laissent en dehors de la vie publique. Dieu merci, ce n'est pas en Canada que de telles protestations vont troubler les échos de la publicité. Ici, du moins, les dames se contentent d'aller voir siéger les députés pendant les sessions; et elles finissent généralement par trouver les séances si ennuyeuses, si assommantes, qu'elles regarderaient comme un ennemi personnel l'incense qui les inviterait à occuper des sièges autour de M. Joe Rymal.

Mais en Angleterre, c'est bien différent. Il y a là un parti qui s'agit à chaque session pour demander que les femmes ne soient pas toutes exclues du domaine de la politique. Ce parti réclame pour elles le droit de franchise électorale.

Bien au monde ne me semble plus subversif de bonheur domestique qu'une pareille prétention. Si la femme avait droit de franchise, il arriverait de deux choses l'une; ou elle serait d'accord avec son mari pour voter en faveur d'un candidat, ou elle aurait son candidat et le mari le sien.

Dans le premier cas, et ce serait le plus fréquent, attendu que dès aujourd'hui la femme qui veut s'en donner la peine gagne infailliblement son mari à voter pour le candidat qui a ses sympathies personnelles ou politiques, dans le premier cas, dis-je, l'intervention de la femme au *poll*, ou le scrutin, ne change pas un iota au résultat.

Dans le second, qu'arrive-t-il? Le mari, qui est dévoué aux intérêts de l'un, et la femme, toute dévouée de son côté aux intérêts de l'autre, ne peuvent plus se voir sans partir en guerre. Ils se mettent à table pour manger, et ils se querellent. Au potage, les dards commencent à entrer dans les chairs. Au premier service, la salière s'envole dans les airs, comme les feuilles mortes au souffle de la brise. Au second, le pain va se loger sur le chignon de madame, qui riposte en insérant vivement des morceaux de faïence dans le faux-col de son auguste époux. Bref, lorsqu'arrive le café, il n'y a plus rien sur la table, qu'un débris de nape et que des restes de serviettes. Le mari et la femme n'ont pas mangé le moins du monde, mais en revanche, ils ont discuté avec beaucoup de chaleur les mérites des deux candidats en évidence.

Eh bien, voilà où en arrive l'Angleterre; car les partisans de la femme, en cette circonstance, sont si tenaces, qu'ils finiront par triompher.

Les journaux anglais, qui touchent à cette question, ne gardent pas toujours le plus grand sérieux. Quelques-uns se fâchent, comme le *Saturday Review* par exemple, qui trouve que les femmes ont bien tort d'aspirer à l'exercice des droits politiques, elles qui laissent si souvent dans le plus cruel abandon les questions pratiques, qui relèvent absolument de leur contrôle, et dont elles ont l'entière responsabilité, telles que celle de la *Nursery* ou de la *nourricerie*, de l'entretien du ménage, de l'éducation des enfants, de la cuisine, etc., etc. Mais d'autres, comme le *Pall-Mall Budget*, prendront la chose gaîment. Ce dernier ne paraît nullement s'inquiéter ni de la *nursery* ou *nourricerie*, de la table à diner, ni de la lingerie, ni de la literie; tout cela, j'en suis sûr, lui paraît secondaire. Mais il est une autre question, bien autrement importante à ses yeux et qui reste néanmoins négligée des philosophes du chignon. Il ne s'agit ni de la naissance, ni du mariage, ni de la mort, il s'agit tout bonnement de la grande affaire de « tomber en amour. » Le fait de « tomber en amour, » vous le savez, lectrices, vous ne l'ignorez pas, lectrices, ne mène pas toujours sous les doux ombrages de la lune de miel, mais il n'en a pas moins des résultats sérieux qui affectent et le tempérament et la carrière du héros et de l'héroïne de l'aventure.

Or, s'il y a un blâme à jeter sur quelqu'un, dans l'affaire, auquel des deux faut-il l'attribuer? A la femme, évidemment. Car, sans son assentiment, l'homme pourrait aimer silencieusement. Mais, « tomber en amour, » jamais!

Tant que les choses ne seront pas plus réglementées qu'elles ne le sont aujourd'hui à cet égard, comment oser parler d'initier la femme aux affaires et à la politique? Si vous faites de la femme une puissance politique, je ne vois pas pourquoi les hommes la traiteraient avec plus d'égards qu'ils ne se traitent entre eux. Or, entre hommes, il n'est pas permis de se tromper les uns les autres, tandis que entre hommes et femmes, entre garçons et filles, la chose est tout à fait de mode. Y a-t-il une loi dans les statuts qui empêche qu'après avoir été *amisé* pendant deux ou trois mois, l'homme ne soit planté là et abandonné à l'horreur de son désespoir? Et c'est ce qui arrive souvent, comme c'est ce qui explique pourquoi tant de jeunes gens, après s'être lancés de toute leur âme dans la comédie d'un premier amour, publient dans la suite tant de nouvelles éditions, corrigées, augmentées, avec format agrandi, de cet amour qui devait durer toujours... Car, le seul remède qui puisse guérir d'un amour malheureux et trompé, c'est d'aimer encore et de se faire tromper de nouveau... Les hommes d'expérience assurent qu'il vient un temps où l'on ne fait plus de cas de la trahison la plus noire.

« Le mérite de la femme, a dit un auteur, est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager et d'élever ses enfants, c'est-à-dire de faire des hommes: voilà le grand accouchement qui n'a pas été maudit